

La France et les littératures étrangères

Autor(en): **Brion, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): - **(1929)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La France et les Littératures Etrangères

par Marcel Brion

Lorsque dans le courant de l'année 1927 nous avons, Marcel Sauvage et moi, ouvert dans la jeune revue marseillaise, *Les Cahiers du Sud*, attentive à toutes les manifestations de la pensée européenne, une enquête sur la connaissance des littératures étrangères en France, notre but était surtout de discerner dans les réponses qui nous seraient adressées, le degré de receptivité du lecteur français à l'égard des œuvres étrangères, et l'attitude générale de l'intelligence française en face des productions littéraires des autres pays.

Les réponses furent nombreuses et fort intéressantes. La plupart signalaient des lacunes, des ignorances, des oublis, et insistaient sur la nécessité de traduire davantage et mieux. Certains pays dans lesquels la connaissance des langues étrangères est plus répandue pourraient, à la rigueur, se dispenser de traduire, et il est curieux de noter que ce sont justement ces pays-là qui traduisent le plus. L'universalité de la langue française, son prestige dans l'ordre littéraire et diplomatique, sa diffusion dans toutes les classes cultivées de tous les pays, assurent à ses écrivains un nombre considérable de lecteurs. Partant de ce principe « qu'à l'étranger tout le monde parle français », le Français s'est dispensé souvent d'apprendre les langues étrangères. Sa littérature, ancienne et moderne, étant extrêmement abondante et variée, il n'éprouve pas toujours le besoin d'interroger les littératures des autres pays. D'ailleurs, alors que « l'élite » montre aujourd'hui une curiosité féconde à l'égard de ce qui se fait et de ce qui s'écrit au delà des frontières, le lecteur de demi-culture, le lecteur « moyen », manifeste une sorte de crainte ou d'indifférence, si non d'hostilité, envers la production étrangère.

Quelles sont les raisons de cette indifférence ? Elle tient, tout d'abord, à la notion de « qualité » que les études secondaires entretiennent chez les élèves, à certains « critères d'excellence », unanimement admirés. L'emploi de l'analyse, l'exercice de l'esprit critique – et aussi l'application de certains préceptes dogmatiques – font que le lecteur auquel ces études ont rendu familiers les auteurs classiques, surtout ceux du XVII^e et du XVIII^e siècle, compare, consciemment ou non, les ouvrages nou-

veaux à ces *chefs-d'œuvre reconnus*. La connaissance de certaines règles littéraires, le goût de la codification, la préférence de la forme au fond, concourent à faire de chaque lecteur un critique. Malheureusement les lois, les règles auxquelles il reste fidèle sont de celles auxquelles s'adapte mal la littérature d'aujourd'hui, et la défaveur qui subsiste dans la grande masse de ces lecteurs demi-cultivés au détriment de quelques écrivains français qui comptent parmi les noms les plus illustres de la littérature moderne, accuse ce divorce entre l'élite et le public. Les lecteurs qui ne reconnaissent plus chez Péguy, chez Claudel, chez Proust, le respect des règles qu'ils continuent à considérer comme inviolables, les écartent. Mais avant même de passer à l'état conscient, leur hostilité a pris sa source dans la méfiance instinctive à l'égard de ce qui est étranger, de ce qui ne se conforme pas aux traditions littéraires, aux habitudes intellectuelles. C'est la raison pour laquelle le mouvement de la littérature moderne n'est connu et suivi que d'une minorité du public lisant, alors que la majorité refuse de rejoindre ces novateurs par-dessus les barrières effondrées des lois.

Ces lois portant surtout sur le style, ce sont les qualités de style que le lecteur juge les plus importantes, et son opinion sur un ouvrage consistera le plus souvent en ceci : « C'est bien écrit », ou « C'est mal écrit. » La substance même du livre, sa composition, sa valeur humaine s'effacent au second plan.

Ce culte de la forme est si grand et si répandu dans les classes de demi-culture, qu'il n'est pas rare d'entendre condamner un écrivain français moderne par cette phrase : « On dirait une traduction. » Car dans une traduction, en effet, les vertus traditionnelles du style français disparaissent, ou si elles s'y retrouvent, c'est souvent parce que le traducteur les y a introduites aux dépens d'éléments plus originaux.

Ce public demi-cultivé représente, évidemment, un degré supérieur à la masse des lecteurs qui lit sans choix, sans préférence, au hasard, les livres les plus disparates. Ce public qui sait lire, mais qui est inculte, se soucie peu de juger : un livre l'amuse ou ne l'amuse pas. Il n'analyse pas les conditions de son plaisir ou de son ennui.

Le lecteur demi-cultivé, lui, recherche moins les raisons de son plaisir, que la conformité à un certain idéal traditionnel, dont les études secondaires lui ont laissé une image vague mais assez rigoureuse cependant pour s'appliquer avec quelque sévérité aux ouvrages nouveaux. Il préférera donc toujours une œuvre française approchant de cette

mesure parfaite, qu'une œuvre étrangère dont le style, tout d'abord, transparent à travers la traduction, lui sera vraiment trop *étranger*.

Cela ne s'applique pas seulement au style, d'ailleurs, mais aussi à certaines formes de penser et de sentir, différentes de celles que la tradition a fixées – avec des possibilités d'extension ou de restriction selon les époques.

La langue française étant depuis longtemps *fixée* – un critique s'est demandé s'il fallait la regarder comme une langue morte – le goût littéraire du plus grand nombre des lecteurs s'est *fixé* aussi, et demeure étroitement fidèle à quelques principes. Il a d'autant moins de peine à leur rester fidèle que ces principes sont justement ceux qui expriment le mieux les caractères de l'esprit français, et assurent le respect des qualités intellectuelles de la race.

Il résulte de ces remarques que la langue française, immobile, rigide, nettement dessinée, s'adapte mal à la traduction, et que, d'autre part, le public demi-cultivé demeure résolument hostile à la peinture de mœurs, de sentiments et d'idées, ennemis ou trop différents des siens.

*

Heureusement la minorité cultivée, l'élite, s'intéresse aux œuvres étrangères, soit par lassitude des règles et des traditions coutumières, soit par besoin de nouveauté et amour du changement, soit par désir sincère et fervent de développer, d'accroître sa culture. Mais dans cette classe aussi, les habitudes d'esprit de la race persistent, moins étroites, moins tyranniques toutefois que chez les demi-cultivés : elle accueille les écrivains étrangers avec plus de curiosité que d'enthousiasme.

La France est peut-être le pays d'Europe d'où il est le plus intéressant d'observer les littératures étrangères. Elle fournit en effet au critique un observatoire parfaitement isolé où l'abondance et la précision des moyens de mesure interdisent les abandons prématurés et les engouements faciles. Les pays qui ne possèdent pas un concept de qualité aussi rigoureux, et qui ne trouvent pas dans leur propre formation littéraire une construction aussi complète, aussi homogène, subissent plus facilement la fascination des œuvres étrangères. Ils peuvent plus facilement les assimiler, les associer à leur propre substance. Au contraire, il est rare que pour le Français, quelles que soient sa culture, sa curiosité et sa sympathie, ces œuvres étrangères ne restent pas, à bien des égards, *extérieures*.

On voit qu'ainsi les avantages et les inconvénients se compensent, et

que l'expérience du « passage en français » est pour une œuvre étrangère une épreuve décisive.

Parfois même, par un curieux esprit de contradiction ou de réaction, ce sont les livres les plus contraires à l'esthétique et à l'éthique française, qui ont reçu le plus chaleureux accueil, et qui ont bénéficié même, souvent, d'une certaine « vogue ». Les pièces d'Ibsen, par exemple, les livres de Nietzsche, les romans russes. Par contre, de grands écrivains italiens ou espagnols, plus proches que ceux-là pourtant de l'esprit français, ont été à peu près ignorés. Mais trop de considérations extérieures entrent en jeu ici, lancement, publicité, snobisme, parallélisme avec des courants politiques ou sociaux, pour considérer ces phénomènes comme simplement littéraires.

*

Le grand obstacle qui arrête, matériellement et intellectuellement, la diffusion des littératures étrangères en France, c'est la nécessité de la traduction. Or la traduction est, en quelque sorte, un mal nécessaire. Elle n'est, au mieux, qu'un pis aller. Rien ne remplace le contact direct avec les œuvres, l'émotion qu'éveille le mouvement d'une phrase, la sonorité d'un mot. L'œuvre littéraire forme un tout, c'est l'idée qui donne son aspect à la forme, et celle-ci, à son tour, contient et modèle le concept qu'on y a versé. Parce que nos sens sont des intermédiaires inévitables et que les mots ont, pour eux, une densité, une matière, une couleur, un *grain*. Il n'y a pas de pensée sans mots, et la pensée elle-même se modifie pour adhérer aux mots qui lui servent de supports. Qui ne l'a éprouvé en essayant de traduire un poème ou une page de philosophie ? Entre les langues, il n'existe pas d'équivalence, mais à peine des approximations. Parce que la langue est l'expression la plus complète de l'esprit d'une race.

C'est pourquoi la langue française, qui est un excellent instrument de traduction pour le latin ou le grec, s'avère insuffisante à l'égard de l'allemand ou du russe, par exemple, parce qu'elle ne possède ni la prodigieuse plasticité de l'un, ni l'extraordinaire richesse vocabulaire de l'autre. La tâche des traducteurs français est donc rendue d'autant plus difficile, par l'absence ou l'insuffisance de ressources techniques, linguistiques, d'une part (l'impossibilité de réunir, d'articuler, de créer des mots), de l'autre, par les obstacles que les dimensions extérieures de l'ouvrage étranger opposent à sa publication en France.

Il y a chez nous, actuellement, un grand mouvement de curiosité et de sympathie à l'égard de la production littéraire des autres pays. Les

traducteurs compétents sont très nombreux; nombreux aussi sont ceux qui ont beaucoup de talent et qui savent associer l'art à la technique de la traduction. Le rôle du traducteur est particulièrement délicat, car un texte ne peut pas se transporter en bloc et tel quel d'une langue dans une autre; il ne peut y passer avec sa valeur entière, les différences qualitatives qui existent entre les idiomes retenant toujours un passage, une sorte de « droit de change ». Dans les adaptations, ce « droit » arrive parfois à être si excessif qu'il ramène presque à néant la valeur originelle de l'ouvrage. Il est réduit au minimum dans les bonnes traductions, c'est-à-dire celles qui demeurent fidèles au texte et à l'esprit racique du livre.

Rien n'est plus artificiel, plus imprudent que d'habiller « à la française » un auteur étranger. Toute œuvre littéraire porte, très nettement, si dégagée qu'en soit la personnalité de l'auteur, le signe de la race; et c'est pour cette raison qu'elle nous intéresse. L'effort du traducteur devra donc consister beaucoup plus à conserver ce caractère qu'à l'atténuer. Cela fait partie des éléments moraux de la traduction.

*

On a parlé souvent de l'esthétique de la traduction. Le sujet est important, certes, fertile en remarques, et mérite toute notre attention, mais on a trop négligé, me semble-t-il, à son profit, le côté « éthique » de la traduction. C'est cette « éthique » que je voudrais examiner ici, convaincu que ses conditions sont plus importantes peut-être que toutes les considérations artistiques ou techniques.

L'acte de traduire est un acte très important et très grave, gros de conséquences – dans l'ordre littéraire autant que dans le domaine politique et diplomatique. C'est souvent toute la célébrité d'un écrivain dans un pays qui est engagée par cet acte, ou mieux encore son « message », la qualité et la signification des idées qu'il apporte. Une traduction défectueuse peut déformer si grossièrement un livre qu'elle le rende inintelligible ou qu'elle arrive à lui prêter un sens bien différent de celui qu'il avait dans le texte original.

Avouons que les siècles passés ont à peu près complètement ignoré l'éthique de la traduction pour ne s'attacher qu'à son esthétique, et que le goût des « belles infidèles » a passé du domaine de l'amour dans celui des lettres. Nous sommes plus difficiles, aujourd'hui, que ne l'étaient les lecteurs du XVIII^e et du XIX^e siècle, sur la qualité des traductions, et lorsqu'il nous arrive d'ouvrir certains livres de cette

époque, nous sommes stupéfaits d'y trouver absolument défigurées souvent des œuvres illustres. On a beaucoup médité des versions fantaisistes qu'on fit au XVIII^e siècle d'Homère et de Virgile, mais que dire d'une certaine traduction de Shakespeare, dont je ne dénoncerai pas le coupable, dans laquelle la plupart des pièces sont méconnaissables. Certains personnages ont été supprimés, d'autres ajoutés, et la matière originale est devenue imperceptible.

On ne supporterait plus aujourd'hui des traductions pareilles, mais on admet encore les « coupures », les « adaptations », et la chose est presque aussi grave. Ces coupures, ces adaptations, qui furent fréquentes dans la seconde moitié du XIX^e siècle et qui ne sont pas rares maintenant encore, sont pratiquées en vue de l'esthétique du livre – ou ce que l'on croit être l'esthétique. On cherche à rapprocher ce livre du lecteur en éliminant autant que possible tout ce qui s'écarte trop du « goût français », et l'on oublie que, ce faisant, on dépouille une œuvre de ses caractères les plus singuliers, les plus importants. Mais si cette opération peut, à un certain point de vue, paraître justifiée, ce n'est qu'en l'examinant sur le plan éthique qu'on voit combien elle est abusive et, pour tout dire, immorale. Elle constitue une sorte de malhonnêteté – le terme n'est pas excessif – et le devoir des critiques serait de signaler le fait chaque fois qu'il se produit; et ce n'est, hélas, que trop fréquent.

L'éthique de la traduction exige, tout d'abord, le respect absolu de l'œuvre, quelle qu'elle soit et telle qu'elle a été composée par l'auteur. Dans ces conditions, qui s'arrogerait le droit de supprimer les *longueurs* dans Cervantes ou Dostoïevski, les *fautes de goût* dans Shakespeare et Calderon? Les auteurs *classiques* sont respectés d'ordinaire, mais les auteurs modernes le sont moins, et un traducteur – généralement sur la demande de l'éditeur – enlève quelques pages superflues. Sait-on si ce n'est pas justement dans ces pages superflues que se trouve un élément essentiel, une clef du livre? Le traducteur qui, naguère, coupait dans les *Frères Karamazov* l'histoire du Père Zosima, oubliait que Dostoïevski en avait fait la poutre maîtresse, la pierre d'angle de son ouvrage. Et combien d'exemples pourrait-on citer, d'hier et d'aujourd'hui?

Lorsque la morale littéraire aura admis que le fait de mutiler, en la traduisant, une œuvre étrangère, constitue une des malhonnêtetés les plus graves que l'on puisse commettre, un véritable crime contre l'esprit, l'éthique de la traduction aura fait un utile progrès.

Le traducteur accepte la faute, mais il n'en est pas d'ordinaire le

vrai coupable. Celui-ci c'est l'éditeur qui ne veut pas publier plus de x pages, quelle que soit la valeur du livre. Et lui-même n'agit ainsi que parce qu'il sait – ou il croit – que le public refuse les livres longs, et qu'il ne faut pas dépasser dans ceux qu'on lui offre certaines dimensions fixées par l'expérience.

Quel que soit le coupable, la faute est, en réalité, dans l'éthique de la traduction, comme dans toutes les éthiques modernes, le manque de respect. On ne respecte plus la pensée d'un écrivain, et son expression immédiate, le livre.

*

Cette crainte des livres trop longs a pour corollaire inévitable la préférence que l'on donne aux livres courts. Lorsqu'on voudra traduire une œuvre d'un écrivain, on ne choisira pas toujours son œuvre maîtresse, son livre le plus beau ou le plus caractéristique, mais celui qui par son nombre de pages s'adapte le mieux aux nécessités de l'édition et aux goûts du lecteur. Imaginez un musée qui, sous prétexte que ses salles sont exigües, refuserait tous les grands tableaux et n'admettrait que des peintures de petites dimensions. Ce musée pourrait-il *représenter* vraiment la peinture? Mais alors que les plus indifférents crieraient au scandale si le conservateur de cette étrange galerie s'avisait de découper les grandes toiles de Véronèse et de Rubens pour n'en garder que ce qui peut entrer dans un petit panneau, ils se soucient fort peu qu'un livre soit amputé de quelques pages ou de quelques chapitres. Et ils ne se fâchent pas qu'on prétende faire connaître par de simples nouvelles un écrivain célèbre pour ses romans cycliques, par exemple.

Je ne veux pas citer d'exemples, il y en aurait trop, d'ouvrages mal choisis, d'écrivains de second ordre préférés à de plus représentatifs, de mutilations. Je ne parlerai pas des défauts de traduction proprement dits: il y en a moins qu'on ne le croit; la plupart des traducteurs sont des hommes compétents et – consciencieux, et leur tâche si difficile, si ingrate, mérite trop de respect et de reconnaissance, pour que nous soyons tentés de montrer envers eux trop de sévérité.

J'aimerais nommer quelques-uns de ces traducteurs français, parmi lesquels comptent certains des plus grands écrivains modernes, qui n'ont pas dédaigné de mettre leur talent au service de ce travail passionnant et décevant.

On traduit beaucoup d'ouvrages étrangers en France, maintenant, et avec plus de discernement que naguère. On pourrait même citer des traductions dont le talent de l'auteur a fait de véritables chefs-d'œuvre,

en particulier celles de Conrad par André Gide. Le goût des lecteurs pour les livres étrangers est devenu plus grand, mieux guidé. L'esthétique de la traduction a réalisé de grands progrès, et l'on doit se féliciter de voir combien les œuvres significatives de tous les pays trouvent ici un accueil curieux et sympathique.

Les défauts qui subsistent encore, il faut bien l'avouer, sont ceux qui ont trait à l'éthique de la Traduction. Trop de considérations matérielles limitent encore le choix des œuvres, faisant écarter souvent des livres de grande valeur à cause de leur longueur, ou entraînant des coupures qui ne sont pas pratiquées, toujours – ce qui est plus grave encore – avec beaucoup de discernement.

Le jour où ces défauts auront disparu, et où l'éthique de la traduction sera respectée à l'égal de son esthétique et de sa technique, et où les éléments matériels du livre ne contraindront plus aussi rigoureusement le choix des œuvres à traduire, les collections d'auteurs étrangers qui se multiplient ici, de plus en plus, pourront, sans restriction, accomplir cette œuvre magnifique de culture internationale que désirent les lettrés français.